

Du regard de l'autre au regard sur soi : une étude de la femme américaine au XIX^{ème} siècle

From the look of the other to the look of yourself: a study of the american woman in the 19th century

Diome FAYE

Université Cheikh Anta DIOP, Dakar, Sénégal

Email : fayendiome@yahoo.fr

Résumé : Cet article prétend être une analyse critique des perceptions et des traitements des femmes, de leur statut et des droits qu'elles méritent aux États-Unis au XIX^{ème} siècle. Avant 1848, les lois, les traditions et beaucoup de doctrines religieuses de la nation soutenaient le statut subordonné des femmes et codifiaient leur absence de droits juridiques et politiques. En 1848, une convention sur les droits des femmes dans la ville de Seneca Falls, New York, a adopté une Déclaration des droits et des sentiments rédigés par Elizabeth Cady Stanton affirmant que « tous les hommes et toutes les femmes sont créés égaux ». Dès lors, un ferment de réforme s'était mis à remettre en question les vieilles institutions et les vieux modes de pensée. Ces deux conceptions opposées des femmes ont en effet été des moments charnières de l'histoire américaine, non seulement de l'histoire des femmes, mais de tous les Américains.

Mots clés : femmes, perceptions, XIX^e siècle, statut, États-Unis

Abstract: This article purports to be a critical analysis of the perceptions and treatments of women, their status, and the rights they deserve in the United States during the Nineteenth Century. Before 1848, the nation's laws, traditions, and religious doctrines sustained women's subordinate status and codified their lack of legal and political rights. In 1848, a women's rights meeting in the town of Seneca Falls, New York, adopted a Declaration of Rights and Sentiments written by Elizabeth Cady Stanton affirming that "all men and women are created equal". From then on, a ferment of reform had begun to challenge old institutions and old ways of thinking. These two opposite conceptions of women were indeed pivotal moments in American history, not just the history of women, but of all Americans.

Keywords : women, perceptions, nineteenth century, status, USA.

Introduction

Malgré les idéaux de liberté, d'égalité, de droits inaliénables, de recherche du bonheur, de vie et de démocratie mis en exergue par les textes fondateurs (Déclaration d'Indépendance de 1776, Constitution de 1787) de la société Américaine au XVIII^{ème} siècle, les États-Unis ont toujours été et demeurent une société fortement marquée par une puissante différenciation et une forte hiérarchisation entre les races, les ethnies, les classes et les sexes. De cette différenciation ou hiérarchisation tellement enracinée et subtile et qui conduit à un univers radicalement coupé en deux : féminin et masculin, bon et mauvais, noir et blanc, la société américaine semble être un espace où les uns imposent et les autres

se soumettent, les uns dirigent et les autres exécutent, les uns permettent aux autres l'accès à des espaces de vie dont ils déterminent les contours et les limitent. L'écrivaine Britannique Harriet Martineau, lors de sa visite aux États-Unis entre 1834 et 1836, se demanda dans son ouvrage *Society in America* comment cette nation, basée sur la Déclaration d'Indépendance dans laquelle ceux qui gouvernent tirent leur pouvoir du consentement des gouvernés, peut-elle concilier ses idéaux à la situation politique des femmes.

Le discours sur la femme américaine au XIX^{ème} siècle, sa représentation sociale ainsi que son image dans l'imaginaire collectif illustrent que le pouvoir du patriarcat sur la construction des femmes était tellement puissant. La femme américaine du XIX^{ème} siècle n'était pas libre d'être qui elle voulait ou ce qu'elle voulait, elle était autorisée à l'être. Son espace d'existence et de liberté était délimité pour parler comme Dubois par des conditions de possibilités établies dans un cadre patriarcal. Un système qui, selon Navarro-Swan (1998, 144), « présente une opposition conceptuelle rigide et structurelle des deux sexes biologiques ». Ce système, dont une plus grande partie de la littérature américaine écrite et orale du XIX^{ème} siècle était un des dispositifs les plus puissants, permettait de soutenir, perpétuer, modifier, faire disparaître ou inventer des représentations tout en les gardant dans un cadre prédéterminé.

Cependant, bien avant la Convention de Seneca Falls de 1848 considérée comme le début officiel du féminisme américain par beaucoup de spécialistes des études genre aux États-Unis comme Ellen Carol Dubois, des charges du contre imaginaire sur l'imaginaire hégémonique surgissent avec des femmes comme Abigail Adams, épouse du Président John Adams pour déconstruire le regard assujetti d'une connaissance biaisée, élaborée dans un univers andocentrique de la société sur la femme. Dans le même ordre d'idées, Mercy Otis Warren, sœur de James Otis, non seulement tenait des réunions dans sa maison et correspondait avec un certain nombre d'hommes illustres, dont Thomas Jefferson et John Adams, mais elle soutenait aussi que les "droits inhérents" appartenaient à toute l'humanité et avaient été conférés à tous par le Dieu des nations. La capacité de procréer et la maternité ne sont plus, selon les instigateurs de ce contre imaginaire, des éléments du noyau central de la représentation des femmes. Dans leur imaginaire, ces éléments se sont déplacés dans la périphérie, ils ne sont plus essentiels dans la reconnaissance de ce qu'est une femme.

La première partie de cet article est d'examiner comment le système patriarcal américain au XIX^{ème} siècle, à travers ses discours, sa représentation et son imaginaire, a fabriqué le monde à son image pour perpétuer son contrôle sur la femme par le biais d'une idéalisation fondée sur les notions de pureté, de piété, de soumission et d'obéissance. Elle analyse aussi le narcissisme du patriarcat qui l'amène à modeler le monde à son avantage, à reconfigurer la répartition du monde en se donnant la majorité des rôles dans toutes les sphères de la société américaine s'est très bien ancrée par l'intermédiaire de l'institution du mariage et de la question du divorce. La deuxième partie de cet article met en relief les nouvelles représentations de femmes qui, sans pour autant être des femmes exceptionnelles, refusent d'être des victimes. Elles fustigent vigoureusement le fait d'être considéré comme des femmes faibles et sans défense en optant pour la déconstruction et la remise en perspectives des stéréotypes qui ont longtemps maintenu la femme américaine dans une position de subordination. Elles agissent, se défendent, attaquent.

1. Représentations Sociales de la Femme au XIX^{ème} Siècle

L'image de la femme ainsi que son rôle dans la société ont été et demeurent l'un des sujets qui ont fait couler beaucoup d'encre et de salive dans presque toutes les sociétés humaines. Aux États-Unis en 1847, le Dr Charles D. Meigs, gynécologue de renom exerçant à Philadelphie, déclarait à ses étudiants : "*Woman reigns in the heart; her seat and throne are by the hearthstone, the household altar is her place of worship [...] she has a head almost too small for intellect and just big enough for love*"¹. Vingt-trois ans plus tard, dans un manuel de conseils adressé aux Américaines, le Dr Holbrook, reprenant les propos d'un confrère, écrivait : "*[...] it would almost seem [...] as if the Almighty, in creating the female sex, had taken the uterus and built up a woman around it*"².

Ces deux déclarations, faites par deux éminentes personnalités de la société américaine, esquissent le corps attribué à la femme du dix-neuvième siècle : doté d'une tête trop petite pour se mêler de politique, mais d'un ventre performant ainsi que d'un cœur hypertrophié, ce corps était voué à investir et à sanctifier la sphère domestique tout en assurant la continuité de la race et la prospérité morale d'une nation en voie d'industrialisation et d'urbanisation. Dès les années 1820, le rôle et la place des femmes firent l'objet de définitions plus rigides qui trouvèrent en partie une légitimité biologique confortée par l'influence grandissante de la science. Ces définitions de la féminité, proposées par des discours d'ordre religieux et médical, et relayées par l'essor important d'une littérature didactique, s'adressaient prioritairement aux femmes blanches des classes supérieures et moyennes de la société. Promouvant un idéal de la « vraie féminité » ou un « culte de la domesticité », l'ensemble de ces discours associait la femme à des vertus fondamentales (piété, pureté, soumission, domesticité) censées compléter et tempérer les caractéristiques masculines (rationalisme, esprit de conquête, compétition, agressivité).

Cette conception de la femme idéale, reine du foyer, est renforcée par les récits, les écritures religieuses, les poèmes, les manuels de conseils, les sermons et les romans, qui semblaient être l'ordre naturel de la société américaine du XIX^{ème} siècle. Selon l'idéologie de l'époque, la femme doit fuir le monde politique de peur qu'il souille sa délicatesse et sa pureté. Elle ne doit pas aussi participer à l'agitation de la politique et des affaires, mais doit uniquement confiner ses activités hors du foyer à des causes religieuses et bienveillantes. Dans *Observations on the Real Rights of Women* (1818), Hannah Crocker demande aux femmes de "*'sooth [sic] the turbulent passions of men'*" and "*'steer them safe to the heaven*

¹ MEIGS, Charles D., "Lecture on the Distinctive Characteristics of the Female", *Females and their Diseases: A Series of Letters to His Class* (Philadelphia: Lea & Blanchard, 1847), 46, 47. HOLBROOK, Martin L., *Parturition without Pain: A Code of Directions for Escaping from the Primal Curse* (New York: Fowlers & Wells, 1871), 15. M.L Holbrook cite un extrait du discours que le Professeur Hubbard de New Haven adressa à une société de médecine lors de son assemblée annuelle.

² La question des sphères sexuelles dans l'Amérique du dix-neuvième siècle a suscité beaucoup d'études et un certain débat parmi les féministes sur les contraintes ou les ouvertures que représentait l'identification de la femme à la sphère domestique. L'expression « Cult of True Womanhood » a été forgée par Barbara Welter dans un article éponyme de 1966 (*American Quarterly* 18) qui dénonce la subordination qu'impose l'idéal domestique. Dans les années 1970 et 1980, une vision plus nuancée et plus positive se fit jour, soulignant notamment que les sphères séparées favorisaient la sororité, la spiritualité ainsi que l'accès à certains pans de la vie publique. Voir entre autres les travaux de Carroll Smith-Rosenberg et de Nancy Cott. Notons que des études récentes tendent à remettre en question la toute-puissance de la théorie des sphères séparées en postulant que la dichotomie privé/public n'est qu'un discours parmi d'autres ayant contribué à définir la féminité ; voir par exemple Cathy Davidson et Jessamyn Hatcher, eds., *No More Separate Spheres !* (Durham and London: Duke University Press, 2002), et Alison Piepmeier, *Out in Public: Configurations of Women's Bodies in Nineteenth Century America* (Chapel Hill and London: University of North Carolina Press, 2004).

of rest and peace'. Dans le même ordre d'idées, Crocker exhorte les femmes à ne pas s'affirmer dans l'arène politique, juridique ou religieuse. Selon l'imaginaire dominant de l'époque, le devoir légitime des mères était de prendre soin de leurs enfants et d'élever leurs fils pour qu'ils soient vertueux et craignent Dieu. Cette mission de formation et d'encadrement des futures ressources humaines de la nation était jalousement confiée à la femme américaine. Dans son célèbre ouvrage *The Mother at Home* (1833), John S. C. Abbott magnifie le rôle domestique de la femme en ces termes ' ' *The mothers of our race must be the chief instruments in its redemption* ' '.

Dans ce système social, les idéologies de genre de l'époque attribuaient aux femmes le rôle de protectrice morale du foyer et de la vie de famille. La valeur d'une femme était intrinsèquement liée à son succès dans les activités domestiques telles que garder une maison propre, élever des enfants pieux et être soumise et obéissante à son mari. L'idée que cela faisait partie de la place naturelle des femmes dans la dynamique familiale a été soulignée par les magazines féminins, la littérature religieuse et les livres-cadeaux, qui ont tous souligné que le chemin vers la vraie féminité était en adhérant à une série de vertus spécifiques comme lignes directrices: la piété, pureté, soumission et domesticité.

Cette profusion de romans, de poèmes et d'essais qui, non seulement exaltent le rôle des femmes au foyer et glorifient la maternité, mais aussi mettent en relief des discours institutionnels que Baczko (1984 :20), appelle les « *gardiens du sacré* » et qui définissent dans la société de ce qui est acceptable, de ce qui ne l'est pas, de ce qui est vrai de ce qui est faux, de ce qui est valable de ce qui ne l'est pas. Toujours dans la logique de construction du genre, ils établissent l'idée d'une infériorité de la femme par rapport à l'homme, en s'efforçant de démontrer qu'il existe entre eux une différence de nature, de même qu'entre la matière et la forme la différence est de nature et non pas simplement de degré. Dans l'introduction à *Mrs. Parker's Domestic Duties, or Instructions to Young Married Ladies* (1836), les auteurs conseillent aux jeunes mariées à mesurer l'ampleur de leurs responsabilités en prenant bien soin de leurs familles et de leurs foyers. Ils demandent en même temps aux épouses, à aucun moment, à ne pas considérer leurs rôles de mères de famille et de gardiennes du foyer comme un devoir onéreux, mais plutôt voir leurs responsabilités comme une ' *source de bonheur* '.

La pureté était l'une des plus grande vertu d'une femme au XIX^{ème} siècle; son absence la ternit comme une femme déçue et la marqua comme indigne du confort de la bonne société. La virginité devait être protégée à tout prix et la mort était considérée comme préférable à la perte de la vertu. Le cadeau de la chasteté d'une femme à son mari était quelque chose à chérir lors de leur nuit de noces; le sexe devait être enduré comme faisant partie du lien sacré du mariage. En revanche, si l'on attendait des femmes qu'elles soient pures et modestes, on attendait des hommes qu'ils essaient de contester cette vertu à chaque occasion possible. C'était aux femmes de tenir à distance les prétendants amoureux.

Les idéaux de liberté, d'égal dignité entre les hommes et de droits inaliénables du dix-huitième siècle aux États-Unis n'ont pas pu sortir la femme de l'image dévalorisante ' *They are physically unable to tax their mental organs as severely, and as continuously as men.....* ' (1842 :298) dont elle était victime dans l'imaginaire hégémonique conservateur de la société américaine. Une floraison de récits, de discours, d'idées, de langages et d'images, bien conçue et soutenue par les partisans du conservatisme américain, expliquent le regard réducteur que l'homme américain porte sur la femme. Pour mettre en exergue la pensée populaire de la société américaine sur la femme au XIX^{ème} siècle, C.R. Caroll, dans son essai ' *Woman* ' publié en 1836, célèbre son rôle qui est bien délimité par la société en ces termes : ' *His aspirations are for the thrones and large dominions, she is queen of the*

household ; her diadem is the social affections ; her scepter, love'. Cette manière de penser la femme ou ce rapport à la femme appartient à l'imaginaire social qui constitue le tissu où sont ourdies les trames des relations humaines.

L'identité de la femme américaine du XIX^{ème} siècle était aussi centrée sur la notion de soumission. L'idée le plus partagée dans l'imaginaire collectif était basée sur le fait que les femmes étaient plus vertueuses, plus morales et plus pieuses que les hommes. En même temps, il était admis que l'homme était plus fort, plus intelligent et plus ouvert sur le monde. Le concept de sphères séparées réconfortait la plupart des femmes américaines et plaisait évidemment aux hommes. Du point de vue religieux, l'obligation de soumission des femmes aux États-Unis a été proclamée comme faisant partie de l'ordre de Dieu. À l'église, les femmes devaient s'asseoir en silence et elles ne pouvaient jamais rêver d'occuper la chaire. Des mises en garde telles que celle de Genèse 3 :16 s'appliquaient seulement aux épouses, pas aux maris : *"Unto the woman he said, I will greatly multiply thy sorrow and thy conception ; in sorrow thou shalt bring forth children ; and thy desire [shall be] to thy husband, and he shall rule over thee"*. Godey's et d'autres magazines féminins ont eu un impact profond sur les lectrices et ont consolidé l'importance de la soumission féminine.

Selon l'historien Laura Ulrich qui a décrit les femmes de la Nouvelle Angleterre comme étant de "bonnes femmes", les femmes devaient être non seulement pieuses, vertueuses, obéissantes et soumises, mais aussi fortes et travailleuses. Ce message de Laura Ulrich, unanimement très bien apprécié par les hommes d'Église et largement diffusé dans leurs sermons, a soutenu l'importance de la séparation des sphères dans la société américaine et aussi l'infériorité des femmes sur terre. Dans *Lady's Book 9* (1834), Sarah Josepha Buell Hale abonde dans le même sens en mettant en relief le '*Code of Instruction for Ladies*'. Dans ce code, le comportement approprié d'une bonne femme est '*de ne jamais contredire son mari, de ne jamais répondre s'il est violent, de ne jamais lui demander de conseils à moins qu'il ne le demande, de ne jamais censurer sa morale et son comportement, et de ne jamais lui faire sentir qu'il a fait quelque chose de mal*'.

Le mariage et les lois qui avaient établi le statut secondaire des épouses au début du XIX^{ème} dans la société américaine étaient également des facteurs qui ont eu un impact important sur la solidification de l'infériorité féminine. Cette conception du mariage est due au fait que le statut juridique des femmes était fondé sur la loi de Blackstone, une codification de la common law anglaise qui est devenue la base du système juridique de la plupart des États-Unis et de ses territoires. Selon Blackstone *"By marriage, the husband and the wife are one person in law : that is, the very being or legal existence of the woman is suspended during the marriage, or at least is incorporated and consolidated into that of the husband ; under whose wing, protection and cover, she performs every thing, [sic]"* (Gordon, 1997 :13). Dans cette logique de conception du mariage, une épouse était dépendante et le restait tout au long de sa vie conjugale. D'ailleurs, au XIX^{ème} siècle américain, un homme blanc devient indépendant à vingt-deux ans et se voit alors accorder des droits politiques et juridiques, alors qu'une épouse n'obtenait jamais de tels privilèges, quel que soit son âge. Sous ce rapport, nous ne pouvons dire que la femme n'avait pas d'existence légale en dehors de son mari.

Dans la société américaine du XIX^{ème} siècle où le mariage était aussi perçu comme sacré, un lien quasi indissoluble entre le mari et la femme, un engagement mutuel à créer une famille, le choix du mari était aussi d'une importance capitale. La principale responsabilité du mari était de subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants ; celle de la femme était de soutenir son mari, de porter et d'élever leurs enfants, et de créer un foyer harmonieux. Les vœux de mariage codifiaient le statut secondaire de la femme. La mariée promettaient

‘d’aimer, d’honorer et d’obéir’ à son mari. Contrairement à la femme célibataire qui pouvait revendiquer des droits, conserver ses biens et son salaire, rédiger et signer des contrats, gérer des affaires et fonctionner de manière indépendante, une épouse ne pouvait pas réclamer de biens, même ceux qu’elle avait apportés dans son mariage. Selon Blackstone, une femme perd ses droits lorsqu’elle se marie et immédiatement tous ses biens appartenaient à son mari. Il avait des droits sur son salaire ou l’argent qu’elle pouvait gagner. Même une veuve était mieux traitée qu’une épouse, car elle avait la garde légale de ses enfants. Une femme célibataire pouvait aussi rédiger son propre testament et disposer de ses biens comme elle l’entendait.

Dans l’imaginaire populaire américain du XIX^{ème} siècle, le mariage faisait parti de l’ordre naturel, et ceux qui ne se mariaient jamais et n’avaient jamais d’enfants étaient plus mis à l’index qu’admirés. Le célibat engendre d’autres problèmes, car les femmes ont peu de possibilités de gagner décemment leur vie. Les femmes exerçant une profession libérale étaient pratiquement inconnues à cette époque, et les métiers les plus intéressants et les plus rémunérateurs restaient également fermés aux femmes. Les femmes célibataires devaient souvent vivre à la charge de leurs parents ou leurs frères et sœurs plutôt que seules. S’engager dans une relation sexuelle hors mariage était socialement inacceptable pour une femme blanche, ce qui lui faisait honte, ainsi qu’à sa famille et à sa communauté. Elle était menacée d’être bannie de l’église et du foyer. Une femme célibataire qui découvrait qu’elle était enceinte pouvait avoir recours à un avortement volontaire plutôt que d’affronter une telle disgrâce. Pour les femmes noires ou esclaves libres, la stigmatisation sociale associée au fait d’être célibataire ou de porter un enfant hors mariage était moins grave, car les communautés noires acceptaient bien mieux que les communautés blanches que des femmes non mariées portent des enfants.

Obtenir un divorce aux États-Unis, au XIX^{ème} siècle, sans être impossible, était rare. Il convient également de mentionner qu’il y avait deux niveaux de divorce à cette époque. Un divorce absolu qui permettait aux parties de pouvoir se remarier ; l’approche la plus courante était connue sous le nom de divorce ‘bed and board’, similaire à ce que nous appelons aujourd’hui une séparation légale. Cette approche permettait au couple de vivre séparément mais pas de se remarier. Dans les deux cas, le chemin était difficile. Les ministres et les conseils d’administration des églises intervenaient parfois dans les familles, commettaient l’adultère ou avaient un comportement abusif. La plupart des femmes dans les mariages malheureux n’avaient d’autre choix que de rester mariées, souvent parce qu’elles n’avaient pas les moyens financiers de survivre sans mari. La procédure pouvait être une entreprise longue et coûteuse, et son issue hautement imprévisible. Mettre fin légalement à un mariage exigeait des ressources considérables, de l’endurance et le soutien des membres de la famille. L’historien Thomas Buckley a affirmé que le divorce dans le sud était généralement considéré comme une ‘attaque fondamentale’ contre la société. Les couples étaient censés rester unis, survivre aux épreuves de la vie et assurer la stabilité de leurs enfants. Par conséquent, les membres de la famille élargie faisaient parfois tout leur possible pour qu’un couple, même malheureux, reste uni.

Le divorce était aussi marqué du sceau de l’hétérogénéité. Chaque État et territoire, en rapport avec ses us et coutumes, religions et valeurs, promulguait ses propres lois concernant le divorce. Par exemple, ce n’est qu’après la Guerre Civile (1861-1865) et la rédaction d’une nouvelle constitution que la Caroline du Sud autorisa le divorce absolu, quelles que soient les circonstances. Tout au long de cette période, aucun couple marié vivant dans cet État ne pouvait tenter une action de divorce. L’État de New York était presque aussi restrictif envers le divorce. En général, il était plus facile d’obtenir un divorce

absolu dans les États de la Nouvelle-Angleterre que dans le Sud. Réputés plus conservateurs et plus religieux, les Sudistes sont très attachés à l'importance de la famille et des liens du sang. Dans l'imaginaire collectif du Sud, mettre fin à un mariage ne signifiait pas seulement la dissolution d'un couple, mais aussi la perte de sa place dans la hiérarchie sociale bien définie du Sud blanc et la rupture d'importants liens de parenté créés par les mariages.

Personne ne pouvait prédire ce qui pourrait influencer un législateur ou un juge à accorder un divorce. Certains étaient compréhensifs, d'autres pensaient que la famille et l'autorité patriarcale priment sur le bonheur individuel et étaient réticents à rompre ce lien. Même les épouses victimes de coups et blessures graves ou d'adultère en serie pouvaient ne pas obtenir le soutien d'un juge. Les historiens ont trouvé des cas de sévices physiques graves qui ont suscité la sympathie de personne. Pourtant, il est intéressant de noter qu'une femme avait plus de chances d'obtenir gain de cause si son mari commettait ouvertement l'adultère que l'inverse. Les juges ou les législateurs étaient moins compréhensifs à l'égard des hommes dont les femmes commettaient l'adultère, car ils pensaient que les maris devaient pouvoir contrôler leurs femmes et ne pas s'en remettre aux tribunaux.

Mais le double standard prévalait généralement, et un mari, s'il était discret, pouvait s'engager dans une relation extraconjugale sans subir de répercussions majeures. Une femme qui fait de même peut déclencher de graves conséquences sociales. Les femmes devaient servir de boussole morale à leur famille, et les liaisons adultères, si elles étaient découvertes, pouvaient en faire des parias. Le succès d'une procédure de divorce dépendait souvent moins de la solidité des preuves que du statut économique et des relations familiales d'une personne. Peu de femmes avaient les ressources, les connaissances ou le temps nécessaires pour manœuvrer seules les voies complexes du divorce. Les couples dont le mariage est malheureux trouvaient souvent d'autres moyens de s'en sortir en menant des vies séparées.

Malgré l'acceptation généralisée du culte de la vraie féminité basé sur la pureté, la piété, la domesticité et la soumission, la doctrine des sphères limitées et les sévères limitations de la vie des femmes au XIX^{ème} siècle, les lignes n'étaient pas rigides. Grâce à certaines femmes et certains hommes qui n'étaient pas d'accord du regard porté sur la femme, des changements positifs dans la vie des femmes devenaient évidents, donnant une lueur d'espoir à certaines femmes que leur statut pourrait s'améliorer et que les restrictions imposées à leur vie pourraient s'estomper par la déconstruction et la remise en perspective des stéréotypes.

2. Déconstruction et Remise en Perspective des Stéréotypes

Le XIX^{ème} siècle américain a également été le témoin d'un changement important dans la perception qu'ont les Américains des femmes, de leur statut et des droits qu'elles méritent. De manière non officielle et non organisée avec les Abigail Adams, Marry Wolstonecraft et Judith Sargent Murray au XVIII^{ème}, de manière officielle avec les acteurs de la Convention de Seneca Falls (1848), les femmes et certains hommes ont entrepris de forcer les hommes politiques à modifier les lois étatiques et nationales qui légitimaient la position secondaire des femmes, de contester les ministres qui continuaient à utiliser la Bible pour justifier la subordination des femmes, et de convaincre les hommes de repenser leur monopole sur le pouvoir politique et d'accorder aux femmes le droit de vote et d'occuper des fonctions publiques. En remettant en question les points de vue de la société sur les comportements féminins acceptables, Antoinette Brown a écrit à Lucy en 1847 en ces termes ' *Let us stand*

alone in the great moral battlefied with none but God for a support.....Let them see that woman can take care of herself and act independently without the encouragement and sympathy of her "lord and master", that she can think and talk as a moral agent is priveleged [sis] to."

En invitant les femmes américaines à se débrouiller seules, à prendre soin d'elles-mêmes et à agir de manière indépendante, Brown rejoint Elizabeth Cady Stanton dans sa critique sévère des idéaux de la vraie féminité qui empêchaient les femmes d'être l'arbitre de leur propre destin et d'utiliser toutes leurs facultés pour leur propre sécurité et leur bonheur. Elizabeth Cady Stanton, Susan B. Anthony, Lucy Stone et Antoinette Brown étaient toutes d'avis que l'égalité des droits et du pouvoir d'action économiques, ainsi que l'indépendance de la femme dans tous les secteurs de la vie n'étaient possibles que lorsque tous les stéréotypes qui entouraient la femme américaine n'étaient pas déconstruits. Dans son discours de démission de la NAWSA intitulé '*The Solitue of Self*' en 1892, Elizabeth Cady Stanton expose avec éloquence les arguments en faveur de l'égalité des femmes qu'elle a passé sa vie à promouvoir

To guide our own craft, we must be captain, pilot, engineer; with chart and compass to stand at the wheel; to watch the winds and waves, and know when to take in the sail, and to read the signs in the firmament over all. It matters not whether the solitary voyager is man or woman; nature, having endowed them equally, leaves them to their own skill and judgment in the hour of danger, and, if not equal to the occasion, alike they perish.

Dans cette perspective de déconstruction des stéréotypes, la femme idéale n'est plus censée être pure, délicate, pieuse, soumise et maternelle; on n'attend plus d'elle seulement qu'elle se marie, se reproduise, élève des enfants, crée un foyer confortable et trouve son épanouissement à travers sa famille. De manière métaphorique chez Elizabeth Cady Stanton, les notions d'obéissance et de soumission de la femme sont battues en brèche pour mettre en perspective cette notion centrale de la mentalité américaine : la self-reliance. La self-reliance chez les défenseurs de la cause féminine aux États-Unis au XIX^{ème}, c'est la souveraineté active de la femme, une vertu tant politique que spirituelle, dont indépendance et confiance en soi sont les maîtres mots. En avance sur leur temps, ces féministes réformatrices étaient convaincues qu'il ne peut y avoir de vraie démocratie, de justice sociale, de croissance économique durable sans autonomisation des femmes, et que cette autonomisation ne peut devenir une réalité sans l'accès à une éducation de qualité pour tous, sans libertés, sans droit à la propriété privée et sans droit de vote.

En 1832 et 1833, Maria W. Stewart de Boston, âgée de vingt-neuf ans, devint la première afro-américaine à travailler pour l'abolition de l'esclavage et à créer ses propres écoles. Elle a noté que les femmes noires étaient plus dépendantes non pas à cause des mêmes lois et coutumes sur le mariage qui maintenaient les femmes blanches dans un état subordonné, mais parce qu'elles n'avaient guère d'autre choix que de travailler dans des emplois mal rémunérés. Stewart s'est exprimée, motivée par sa foi inébranlable, et parce que *"it is no use for us to wait any longer for a generation of well educated men to arise. We have slumbered and slept too long already"*. Ses paroles ont suscité un malaise chez de nombreux Blancs et un certain nombre d'hommes noirs qui n'accueillaient pas de telles affirmations de la part d'une femme.

Afin de déconstruire les stéréotypes qui ont entouré la perception et le traitement des femmes au XIX^{ème} siècle dans la société américaine, Elizabeth et Lucy ont totalement

remis en question puis dénoncer la religion organisée. Convaincue que les progrès sur les droits des femmes nécessitaient un christianisme révisé, Stanton a réuni un comité international pour réinterpréter le message de la Bible. La Bible de la femme, écrite par Elizabeth Cady Stanton, a été l'une des premières tentatives de femmes pour évaluer l'héritage judéo-chrétien et son impact sur les femmes à travers l'histoire. Stanton a conclu que la Bible dans ses enseignements dégrade les femmes de la Genèse à l'Apocalypse. Bien que nombre de ses opinions soient encore controversées, le temps et les progrès des droits des femmes ont atténué une partie de la valeur de choc de ce livre. Se référant à la Bible chrétienne, Stanton a écrit :

I know no other books that so fully teach the subjection and degradation of woman. ... When our bishops, archbishops and ordained clergymen stand up in their pulpits and read selections from the Pentateuch with reverential voice, they make the women of their congregation believe that there really is some divine authority for their subjection.

Au deuxième jour de la dernière convention tenue avant la Guerre Civile les 10 et 11 mai 1860, Elizabeth Cady Stanton a longuement parlé du mariage et du divorce. Elle a fait valoir que l'institution du mariage ne profitait qu'aux hommes. Les épouses n'avaient d'autre choix que d'accepter les lois qui codifiaient leur sujuration. Selon elle, le mariage devrait ressembler à un contrat commercial entre deux partenaires et ne pas être assujéti à des lois restrictives. Elle a présenté une douzaine de résolutions sur le divorce, y compris une demande de lois plus libérales, et a surpris le public lorsqu'elle a décrit les enfants nés d'un mariage sans amour comme « de naissance illégale ». Susan B. Anthony et Ernestine Rose ont défendu Stanton, affirmant que

marriage has never been a one-sided matter, resting most unequally upon the sexes. By it, man gains all-woman loses all ; tyrant law and lust reign suoreme with him-meek submission and ready obedience alone befit her. Women needed liberal divorce laws, they maintained, to free them from the chains of unhappy marriages

Sous ce rapport, un nombre croissant de couples ont commencé à percevoir le mariage comme une relation de vrais égaux. Obtenir un mariage de compagnie, qui impliquait un certain sentiment d'égalité entre une femme, n'était pas nécessairement facile à une époque où les idéaux patriarcaux restaient forts. Une épouse était censée être la partenaire à charge, l'homme chef de famille. Quand Elizabeth s'est mariée en 1840, elle a retiré le mot « obéir » de la cérémonie. Lucy et l'abolitionniste Abby Kelley Foster ont fait de même lorsqu'elles se sont mariées. Le réformateur et membre du Congrès Robert Dale Owen a écrit un contrat de mariage avec sa femme Mary Jane Robinson qui articulait sa vision d'elle comme son égale. Owen a supprimé toutes les « *reliques du système féodal et despotique* » qui lui donnaient le pouvoir sur sa femme. Lucretia Mott expliqua plus tard que dans une véritable union conjugale, « *il n'y a pas d'autorité assumée ou d'infériorité admise ; aucune promesse d'obéissance. Leur indépendance est égale, leur dépendance mutuelle et leurs obligations réciproques* ».

Les lois sur le divorce ont également commencé à changer, en raison de réformateurs persistants comme Elizabeth et d'autres qui considéraient le divorce comme la clé pour parvenir à l'égalité des sexes. Peu à peu, les procédures de divorce, qui avaient été menées et entendues par les législatures des États, sont devenues plus faciles à mesure qu'elles étaient transférées des législatures aux tribunaux, où les juges étaient chargés des affaires, simplifiant le processus et limitant l'exposition publique d'un couple. Le nombre de divorces a augmenté partout et plusieurs États ont revu la question du divorce et ont

commencé à fournir des raisons supplémentaires pour demander le divorce et des méthodes plus simples pour réussir.

Conclusion

Le XIX^{ème} siècle américain a été une période critique pour préparer le terrain pour la participation des femmes dans un monde plus vaste, générant leur intérêt et leur implication dans les principaux mouvements de réforme. Elles ont établi un rôle important pour elles-mêmes grâce à leur travail dans la sphère publique ; des efforts qui ont parfois apporté des récompenses personnelles et des résultats visibles. Dans un autre registre, leur travail a encouragé une résistance imprévue, l'indignation publique et même la violence. Par leur militantisme, elles ont bousculé les idées traditionnelles qui insistaient sur leur silence et leur place au foyer. Pourtant, à ce stade, essayer de modifier le point de vue de la société sur le rôle des femmes dans la sphère publique s'était souvent avéré coûteux. Comme Susan l'a observé des années plus tard, il fallait risquer beaucoup pour provoquer un changement. Ces mots résonnent toujours presque dans toutes les sociétés puisque les femmes prennent de plus en plus conscience de leur place inégale dans la société et des torts qui leur sont infligés uniquement en raison de leur sexe.

Références bibliographiques

Abbott, John S.C. 1833. *The Mother at Home, or, The Principles of Maternal Duty Familiarly Illustrated*, New York, American Tract Society.

Blackwell, Alice Stone. 2001. *Lucy Stone: Pioneer of Woman's Rights*, Charlottesville, University Press of Virginia.

Carroll, C.R. 1836. "Woman," *Southern Literary Journal and Monthly Magazine*.

Kelley, Mary. 2006. *Learning to stand and speak: Women, Education, and Public Life in America's Republic*, Chapel Hills, University of North Carolina Press.

Kerber, Linda. 1980. *Women of the Republic: Intellect and Ideology in Revolutionary America*, New York: Norton.

Crocker, Hannah Mather. 1818. *Observations on the Real Rights of Women*. Boston, in *Early American Imprints*.

McMillen, Sally Gregory. 2008. *Seneca Falls and the Origins of the Women's Rights Movement*, New York, Oxford University Press.

Spruill, Julia Cherry. 1938. *Women's Life and Work in the Southern Colonies*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.

Stanton, Elizabeth Cady. 1971. *Eighty Years and More : Reminiscences 1815-1897*, New York : Schoken Books.

American National Biography, s.v. "Hale, Sarah Josepha Buell," www.anb.org/articles/home.html.

Code of Instruction for Ladies, *Lady's Book* 9 (october 1834)